UN EVEQUE.

I

Il ne faudrait pas commettre l'erreur de croire que la libre-pensée véritable et respectable ne soit qu'une incrédulité ou une impiété. Ceux qui insultent ne pensent pas.

Et s'il arrivait à un libre penseur ou à un homme pensant librement de rendre hautement justice à l'un de ces évêques ou de ces prêtres, magnifiques par le caractère et les œuvres, qui ont non seulement honoré leur robe et le sacerdoce, mais encore bravement et généreusement, par la parole éloquente et par les actes, avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie, défendu la patrie qui fut la leur ou ce monde, faudrait-il s'en étonner beaucoup et repousser l'hommage du libre-penseur ou de l'homme qui pense librement et justement?

Le tout, avec la conscience et l'amour de la vérité qui ne doivent point abandonner l'écrivain, est de rendre autant que possible justice à l'homme historique dont vous parlez, quel qu'il soit, vivant ou mort, homme de guerre, homme d'Etat, homme du sacerdoce, auteur, orateur, savant ou philosophe, mais ordinairement digne de l'attention de ses semblables.

La justice, du reste, à moins que vous ne soyez l'homme de la passion ou du système, devient plus facile après la mort du personnage historique, et l'écrivain, dans ce cas, cesse d'être le polémiste ardent et souvent injuste. La mort fait toujours un apaisement, et si le *nil de mortuis nisi bonum* ne peut pas être accepté comme règle de jugement par l'histoire, car l'histoire récherait souvent par le silence, ce n'est pourtant guère qu'après la mort des hommes, lorsqu'ils ont dormi quelques années du grand sommeil éternel, qu'on les comprend ordinairement mieux et qu'on peut en parler avec plus de vérité et plus de justice. Est-ce que la mort vous laisse des passions, des colères et des rancunes humaines? Haïssez-vous encore dans l'au-delà mystérieux, et ne vous repentez-vous point d'avoir haï sur la terre, parfois pour un mot, pour un regard, parce que le sort vous avait placés dans des conditions différentes, sur un terrain hostile, avec un tempérament, une éducation et des aspirations qui n'étaient pas exactement les mêmes?

II

Serait-il irréligieux ou anti-philosophique de penser que deux hommes, ennemis ou adversaires sur la terre, ayant combattu l'un contre l'autre pour une cause que chacun d'eux croyait juste, s'étant porté des coups qui n'étaient pas toujours chrétiens et mesurés, s'étant même parfois oubliés dans un sentiment de haine ou de malveillance condamnable, peuvent se rencontrer ailleurs dans des sentiments tout différents, le sourire aux lèvres, la main tendue, heureux de se voir, ayant peut-être oublié qu'ils s'étaient maltraités sur un petit coin du globe, pour pas grand'chose, ou ne se souvenant plus que pour sourire et s'aimer dans une fraternité désormais éternelle? *Chi lo sa?*

Quoi qu'il en soit, la haine est mauvaise et son poids est terriblement lourd. A quoi bon s'en charger? Ce poids, fardeau de la malédiction qu'on porte dans sa misérable existence, vous rend-il et peut-il vous rendre heureux?

Si la religion, croyons-nous, est une chose excellente, c'est parce qu'elle condamne la haine et commande l'amour; et si la philosophie, de son côté, peut être bonne, digne de son nom et de la sagesse dont elle doit relever, c'est parce qu'elle ordonne la tolérance et la bienveillance.

Mais ces observations, en forme d'exorde, ont-elles un rapport quelconque avec notre sujet, et prenons-nous des précautions infinies pour l'aborder comme il convient, voulant moins éviter tout reproche que craignant de commettre une erreur?

Pourquoi pas, et devons-nous oublier que le polémiste, très ardent autrefois, très peccable dans sa bonne foi et dans son ardeur, qui a reçu autant de flèches qu'il en a lancées n'est pas complètement éteint en nous? Et il ne convient pas qu'il parle en ce sujet. Soit que la mort, le temps et une vision plus claire ou différente de la pensée l'obligent à une réparation, soit qu'il faille éviter le langage et le style de la polémique comme manquant de dignité et de mesure, aucun mot malsonnant, discordant ou malheureux ne doit être prononcé ici.

Au reste, avec toute la libre-pensée qui peut être en nous, comme aussi tout le respect que nous devons à la religion et à la patrie, nous n'avons, croyons-nous, que des choses simples et bonnes à dire dans la circonstance.

Notre *Evêque* est un noble évêque qui doit être salué par tous et par tous honoré.

III

Mais il fallait dire dans la phrase précédente : *fut* un noble évêque.

Car il est mort, et il appartient désormais à l'histoire, ayant eu la taille, le caractère et les œuvres que l'histoire réclame pour ceux qui sont de son domaine et qui méritent d'occuper une place d'honneur en sa galerie d'hommes respectés et de personnages illustres. Plutarque aurait écrit sa vie, non à cause des événements, nulle presque en ce qui regarde le personnage, mais parce que le caractère de l'évêque et de l'homme intimement liée dans ces temps a été plus remarquable qu'aucun autre par son originalité sacerdotale et son relief patriotique. A tort ou à raison, en France et dans notre siècle, le rôle de l'évêque est purement sacerdotal, sans rien de politique, et la crosse épiscopale est l'unique attribut du pouvoir moral et religieux de celui qui fut si haut devant Clovis et si souverain au moyen âge. La démocratie moderne, pourtant, en proclamant la citoyenneté de l'homme, a conservé la tribune et la parole politique à l'évêque et au prêtre qui les dédaignent souvent.

Mais Monseigneur Freppel, évêque d'Angers, n'eut pas ce dédain, et l'homme fut un militant à la parole éloquente, et retentissante au Parlement français.

Et qui doute que la parole soit une puissance en nos temps modernes, la première peut-être, puisque c'est avec elle que l'on conduit les hommes et les nations, que l'on fait ou défait les gouvernements, que l'on précipite les armées les unes contre les autres au nom d'une idée, d'un principe, d'un intérêt ou d'un sentiment? Il en a du reste, toujours été ainsi dans les républiques et les démocraties, et la parole dans la Grèce démocratique comme dans la Rome républicaine, fut le moteur des actions publiques et le moyen des législations civiles et sociales. Quiconque l'avait, avec la raison et l'éloquence parfois même sans la raison, avait le pouvoir, tout au moins momentanément. C'est même pour cela qu'on l'a souvent prise pour le pouvoir. Philippe de Macédoine craignait plus Démosthènes qu'une armée de dix mille Grecs.

Et s'il est encore aujourd'hui quelques nations silencieuses et sans Parlement, où le peuple est muet et comme sans langue, où le souverain est tout, est-ce que toutes les autres nations, après avoir reçu l'affranchissement de la parole et de la pensée, n'ont pas maintenant le verbe très haut?

Il en est même qui prétendent que l'on parle trop haut.

IV

Que Monseigneur Freppel, évêque d'Angers, ait été gallican selon Gerson ou le grand évêque Bossuet, ou qu'il ait été ultramontain ou romain, cela ne nous regarde point, et cela ne peut le diminuer aux yeux d'aucun chrétien ou d'aucun Français. Jamais, que nous ne sachions, on n'a cherché à retrancher Bossuet de l'Eglise, et Bossuet est resté et restera une des gloires de cette Eglise. Quant à l'évêque Freppel, gallican ou ultramontain, non seulement il ne fut point schismatique, mais il a encore été d'une grande fidélité à l'Eglise qui l'a compté comme l'un de ses prélats et n'a point trouvé étrange qu'il abordât la tribune du Parlement français. Un évêque ne saurait-il être un législateur, et pourquoi ne serait-il point un patriote?

Le député Freppel, sans doute, ne fut point un républicain, et on peut même le regretter; mais personne ne peut lui en faire un crime. Il voyait selon sa conscience et son éducation. Il pensait probablement que le principe monarchique valait mieux, que la république devait être hostile à l'Eglise, ou que la France, pour l'heure et pour son relèvement, demandait plutôt une royauté désirée par beaucoup qu'une république incertaine alors. Léon XIII, le grand chef aux larges vues de conciliation, aussi profond politique que pontife auguste, n'avait point encore déclaré qu'il n'y a rien de religieusement dogmatique dans les gouvernements que les peuples se donnent, et il n'avait point souri avec bienveillance, en ami sincère, comme plus tard, à la République Française et à ses institutions démocratiques.

Mais le député Freppel fut toujours un homme sincère et un loyal adversaire. S'il milita, c'est à ciel ouvert, par la parole, par la discussion, avec la loi que l'on fait et à laquelle on se soumet. Il n'y eut jamais en lui rien du conspirateur, et ses adversaires, qui l'ont parfois trouvé redoutable par son esprit, son éloquence et son énergie, l'ont toujours admiré pour sa franchise et respecté pour sa sincérité. Cet homme ne se mentait pas à lui même et ne mentait pas aux autres. Si les libres-penseurs de l'Assemblée ont pu recevoir ses horions sans plaisir, car il s'emportait parfois comme tout homme à tempérament, ils n'ont jamais appris à le haïr.

Et tous, amis comme adversaires, lui ont trouvé un côté très grand.

V

Ce côté très grand, qui ne diminue assurément pas l'évêque, qui l'élève plutôt dans l'accomplissement du devoir et comme dans la vérité d'un dogme, — et pourquoi n'en serait-ce pas un? — a été le côté du *patriotisme*.

Cela ne veut point dire que Monseigneur Freppel n'ait point aimé son Dieu, qu'il n'ait pas toujours été à la hauteur de son sacerdoce et de son ministère, que l'Eglise négligée ait eu à le blâmer pour un zèle excessif et pour un rôle étranger à sa prélature, et qu'il ait jamais oublié, dans l'ardeur de sa passion et de sa conviction, que tous les hommes appartiennent à la même famille et à l'humanité, ayant tous besoin d'affection et de justice, tous pitoyables peut-être.

Mais c'est avec passion, avec un dévouement qui ne faiblit pas, avec une affirmation de cœur contre laquelle rien ne saurait prévaloir, ni la force ni le malheur, que l'évêque Freppel aima sa patrie, celle qui lui avait été donnée à aimer et à défendre. Il en avait le culte et le devoir. C'est jalousement qu'il la déclarait sienne et qu'il la servait. En lui, parfois, le patriote dominait tout, et sa foi dans cette patrie était si puissante et si vivante qu'il n'admettait point que Dieu pût l'abandonner ou la livrer à un vainqueur. Homme de la paix et ennemi du sang, c'est peut-être en soldat qu'il aurait suivi le drapeau de la revanche, et s'il a dû quitter ce monde avec regret, croyant pourtant à une autre vie, c'est qu'il aurait voulu, avant de mourir, revoir la France des glorieuses frontières, la *Gallia integra* de son orgueil et de son patriotisme, quelque chose de bleu, de blanc et de rouge flotter dans la joie du triomphe et dans le triomphe de la justice à la flèche la plus élevée de la vieille cathédrale de Strasbourg.

On aime et l'on doit aimer en tout temps sa patrie, avec une fidélité constante, avec un cœur qui n'en veut pas deux, et vous pouvez parfois, avec un sentiment tout naturel, être très fier de votre patrie à cause de sa grandeur, de sa gloire et de son nom. Quand elle est juste et généreuse, vénérez-là. Et si elle était humble, petite et sans illustration, n'ayant pas une éclatante histoire et ne faisant point parler d'elle, il faudrait l'aimer encore, simplement et sans ostentation. La simplicité de votre mère vous affranchit elle de tendresse et de respect? On ne se trompe jamais en aimant sa patrie et sa mère.

Mais si cette patrie est frappée, et si le malheur tombe sur elle avec une fatalité terrible?

VI

Car le grand évêque patriote vit le malheur frapper terriblement sa patrie. La France, tant de fois victorieuse, habituée au triomphe et se croyant peut-être invincible, fut vaincue. Ce fut un désastre d'autant plus grand que la résistance fut plus longue et plus héroïque. Mais la force et le nombre étaient du côté de l'ennemi, qui se préparait et s'organisait depuis longtemps, pendant qu'un empereur malade, de son côté, ne voyait rien et ne comprenait pas. Il y a des empereurs de ce genre qui sont la calamité des nations.

Mais ce qui fut cruel, horriblement cruel pour tout Français digne de ce nom, ce ne fut pas tant la défaite que la conséquence lamentable de cette défaite. On n'est point déshonoré parce qu'on est vaincu, l'ennemi étant trois contre vous, et toute bataille peut se perdre. L'Allemand, du reste, est brave, et la science militaire, aidée par une discipline rigoureuse, peut triompher sous un drapeau prussien. Frédéric le Grand avait déjà été heureux. Quant aux milliards, le vaincu de la dernière guerre pouvait les donner sans peine et s'en consoler aisément. La France était riche, est riche encore et restera toujours riche. Avec les deux grandes vertus qui se nomment le travail et l'économie, et qui sont françaises, on peut, ne n'est jamais en décadence, et le mal n'est irréparable que pour ceux qui pleurent leur défaite sans la volonté de la réparer et sans la croyance à la patrie. Est-ce qu'on est mort quand on a la foi?

Non, la défaite des armées autrefois victorieuses, la perte d'un prestige militaire, les milliards de l'indemnité avec les ruines et la dévastation qui font toujours l'invasion et la guerre, n'ont pas été la suprême douleur de la France dans l'année nommée *terrible*. La souffrance a été ailleurs, avec des lendemains où la blessure saigne toujours par le côté du cœur, ne se fermant pas et ne pouvant pas se fermer. Car il y a en arrachement des parties vivantes, séparation des membres intimes, division de ce qui ne peut pas se diviser dans la possibilité d'un oubli, d'une consolation ou de cette indifférence que le temps apporte quelquefois avec lui. Et la France sait bien que cette mutilation est impie, qu'il y aurait lâcheté à s'en consoler, qu'elle perdrait son nom de France en oubliant celle qui ne l'oublie pas et qui attend. Elle n'a, du reste, aucunement perdu la mémoire, et le vainqueur de 1870-1871 ne lui fait pas l'injure de penser qu'elle puisse jamais devenir oublieuse ou indifférente. Nous estimons presque Guillaume à cause de cette pensée.

Mais comprenez l'immense douleur du patriote Freppel.

Ce Français de tant de patriotisme, de tant d'amour et de tant de dévouement pour la France, qui associa dans son cœur la double foi en la double passion de Dieu et de la patrie — *Deus et Patria* — était Alsacien.

VII

Oui, c'est en Alsace que l'évêque Freppel était né, à Obernai, à mi-chemin entre Shelestadt et Saverne, non loin de Strasbourg, c'est-à-dire dans une petite ville de moins de cinq mille habitants, mais où les sentiments français étaient aussi vivants que dans l'ouest ou le centre de la France, sinon plus, car la frontière a ce privilège de patriotisme en face de l'étranger, et c'est aux pays frontières que se livrent les batailles. On est toujours soldat à la frontière, gardant le drapeau dans la fidélité du courage et n'admettant point la trahison ou l'abandon.

Y aurait-il inconvenance à dire en passant que celui qui fut plus tard Monseigneur Freppel et prélat, naquit dans les rangs du peuple et sans titre de distinction sociale?

Nous ne le pensons pas, sachant qu'il suffit d'être du peuple pour aimer sa patrie et que cette noblesse est commune à tous les enfants du peuple. Puis, depuis la grande Révolution française, aujourd'hui relevée de toutes les calomnies, qui eut la vertu d'affranchir les classes privilégiées elles-mêmes dans l'admirable loi du devoir et de la justice commune, nous pouvons constater que les hautes dignités ecclésiastiques ont généralement honoré les hommes sortis de la classe du peuple, lui crées elles mêmes par ces mêmes hommes qui ne deviennent point cardinaux par droit de Rohan. C'est là, du reste, l'esprit véritable de l'Eglise, si démocratique dans ses origines. Mais il serait injuste, en ce qui regarde la France religieuse actuelle et ses prélats, de ne pas rendre à l'esprit de la Révolution la justice qui lui est due et de ne voir en lui qu'un bouleversement sans principe ou une agitation sans vérité et sans moralité. Est-ce qu'il y a là la négation du Dieu dans la proclamation des droits de l'homme, et la loi politique, en élevant le niveau intellectuel, moral et social dans la mesure de sa puissance et de son autorité, ne se conforme-t-elle point à la loi religieuse qui se trouve au Livre de la vérité?

Quoiqu'il en soit, sachant bien qu'il y a eu d'illustres prélats dans l'Eglise de France avant les temps dont nous parlons, de grands savants et de glorieux prédicateurs, des évêques comme Bossuet, des archevêques comme Fénelon de Satignac, des cardinaux comme Armand J. Du Plessis de Richelieu ou comme Armand Gaston de Rohan, l'on peut justement dire que les prélats français de notre siècle, pour la plupart, sinon tous, des plébéiens ou des hommes sortis du peuple, d'origine absolument démocratique, devenus grands par leurs vertus et par leur foi, n'ont point dû leur dignité ecclésiastique à leur nom ou à leur famille et qu'ils n'en ont pas moins fait honneur à l'Eglise et à leur patrie.

Et l'évêque d'Angers, le Monseigneur Freppel de la petite ville alsacienne d'Obernai, fut un de ceux-là.

VIII

Mais ce n'est point à Obernai, dans son Alsace aimée, parmi les siens et les humbles, en une terre qui lui aurait été donne et légère, simplement, modestement, sans chants fastueux, sans cérémonies de hauts dignitaires ecclésiastiques, comme il l'aurait voulu sans doute, que l'évêque Freppel, mort jeune encore, a été enseveli. Il n'a pas eu cette joie de croyant et de patriote. Car cela aurait été une joie, nous ne devons point rire de ce sentiment-là, le traitant de ridicule ou de séniile. Dormir ici ou dormir là, devenir poussière en ce coin de terre ou en tel autre, cela importe, en vérité, même quand vous croyez à l'immortalité de l'âme, à une autre vie et la patrie céleste. Entre le berceau et la tombe, vous avez pu parcourir le monde, semer votre vie et vos passions un peu partout, avoir fait élection de domicile et choix de famille à deux ou trois mille lieues de votre village et de votre clocher, peut-être même, avec le temps qui nous emporte morceau par morceau, pensée après pensée, avoir oublié la moitié de votre existence et sa première partie; mais quand les derniers moments approchent, lorsque vous sentez venir la fin que personne n'évite et qui inquiète toujours même les plus braves, tout près de cet inconnu mystérieux où l'âme a comme un vague effroi de l'invisible et du divin, même quand elle en a l'espérance, alors, alors, vous vous souvenez bien de tout, la mémoire vous revient dans toute sa clarté, avec ce qui fut l'aube et la jeunesse, avec ce qui fut l'enfance des premiers pas et des premiers sourires, avec l'image de celle qui fut votre mère et qui vous a aimé sans doute plus que vous ne l'avez aimée, et c'est là-bas, au berceau dont vous avez la vision suprême, près de ceux qui vous ont été chers et qui vous ont précédé dans la mort, peut être sous le sol qui pleure, peut-être sous l'herbe qui neige ses blanches fleurs de printemps sur ceux qui ne souffrent plus, que vous voudriez avoir votre dernier lit de repos et votre tombe sur la terre. Et si la terre est celle de la patrie, si les vôtres sont là, dans le même silence et le même sommeil, que vous importe que la tombe soit un marbre glorieux et qu'elle ait un nom illustre. Mais l'union de la tombe au berceau est une union sacrée.

Pitié pour ceux qui sont ensevelis sur la terre étrangère ou sur la terre d'exil! Leurs âmes doivent être inquiètes et dans l'attente.

Mais si l'évêque Freppel n'a point été enseveli dans son village alsacien et près des siens, c'est en France au moins qu'il repose.

Et s'il a aimé l'Alsace d'un grand amour et d'un généreux cœur, l'Alsace oublieuse ne se souvient-elle plus de lui?

Voyez plutôt:

J. GENTIL.

Chronique du Chiffon

Parlons encore des manteaux, car ce sujet est inépuisable. On revoit de longs vêtements genre visite, ainsi que nous l'avons dit, c'est-à-dire à dos cintré, devants droits et parties manches, faisant corps avec le manteau. Ceci est au moins raisonnable, et nous pouvons espérer être bien chaudement couvertes pour cet hiver, qu'on nous dit devoir être assez dur. Outre les draps unis, employés pour confection, il y a de beaux matelassés de soie, des velours sur fond de satin, des broches et des broderies chenillées en grande largeur qui s'emploient pour confections. Tout cela est bien joli et très nouveau, par la disposition artistique des dessins. Pour manteau de grand style, on emploiera aussi la nouvelle moire, dont nos lectrices ont pu déjà apprécier l'emploi comme grande toilette. Les moires nouvelles sont mêlées de fils métalliques or, argent et en toutes teintes brillantes. Ces fils sont disposés de façon presque imperceptible en points lumineux, pas criards, d'une manière exquise. On en fera non seulement des vêtements, mais encore des robes de grand style, notamment dans le style Valois qui doit disputer la vogue au style Louis XVI et aussi au style Louis XV qu'il est fortement question de remettre en honneur. Pour complet habillé, si joli et si commode pour jeunes femmes et jeunes filles, voici la description d'un modèle fort distingué et pratique. Tout le costume est en velours moire tout noir. Ce même velours se fait en toutes nuances. La jupe cloche pas trop large, 4 m. environ, est doublée de satin blanc, avec crin sur 40 cent. de haut à l'intérieur. Dans le bas, faux-ourlet de faille noire sur 10 à 15 cent. et ruche de ruban de satin noir remplaçant la balayeuse. La jupe est bordée de cette ganse ronde si commode et si solide pour des jupes d'usage. Cette jupe se porte avec des blouses de couleur et la jaquette, qui complète le costume, est en velours, comme la jupe, faite à devant droit croisé, à un seul rang de quatre beaux boutons de nacre. Le col Médicis est recouvert d'une broderie rouille sur fond de mousseline de l'Inde. Le dos légèrement cintré, par une couture au milieu, semble cependant coupé d'un seul morceau par sa disposition, consistant en coutures ouvertes sur 6 cent. aux petits côtés du dos. En plus, ces coutures sont marquées par une ganse de soie très fine et cependant très épaisse. Cette ganse est posée en deux rangs, se séparant à la couture pour former un arrangement en treille. Même ornement aux manches ajustées jusqu'au coude. Cela n'est pas compliqué et cependant on ne peut rien imaginer de plus gracieux. Comme la jupe, la jaquette, qu'on peut porter sur toutes les jupes, est doublée de satin blanc.

La basilique du Sacré-Cœur.

Depuis quatorze ans, deux maîtres ouvriers travaillent, dans un atelier réservé des chantiers de construction du Sacré-Cœur de Montmartre, à une maquette en pierre de la basilique au vingt-cinquième d'exécution.

Cette maquette reproduit jusque dans ses moindres détails le monument, en coupe longitudinale, et mesure quatre mètres de longueur sur un mètre de largeur.

Elle est aujourd'hui terminée dans sa partie essentielle et il reste seulement à faire le dôme central et le grand clocher quadrangulaire s'élevant au-dessus du chœur de la basilique, qui doit avoir cent mètres de hauteur, c'est-à-dire quatre mètres dans la maquette.

Cette maquette de la basilique du Sacré-Cœur sera envoyée à l'Exposition de 1900, où les visiteurs pourront admirer quel travail colossal aura exigé la construction de la basilique elle même, dont peut-être alors l'inauguration sera prochaine.

AU CLAIR DE LUNE.

I

Miss Hartson vint s'appuyer à la balustrade de la terrasse où Louis Mause était assis, les mains nouées sur ses genoux, en une complète immobilité.

—"Vous rêvez à la lune?" dit-elle avec un petit rire.

—"Je ne la voyais pas," répondit Louis.

—"C'est beau, pourtant!" fit l'Américaine.

Et elle détourna les yeux de l'homme triste pour regarder la mélancolie du paysage.

—"Il y a longtemps, reprit-il, que je ne regarde plus les choses."

—"Je suis donc pour vous.... une chose, car moi non plus vous ne me regardez pas...."

Si, il la regardait, mais il la voyait mal; son étroite silhouette, cerclée d'un halo indécis et tremblant, lui apparaissait comme un fantôme, car il avait sur les yeux un voile de larmes.

—"Vous ne m'aimez plus, mon poète!" dit la jeune femme d'une voix qui voulait être triste et ne fut qu'agressive.

—"Que vous importe? répondit-il; que peut vous faire ce que vous ne comprenez pas?"

Elle eut un "Oh!" indigné. Ne pas comprendre l'amour! Elle qui en avait fait la grande affaire de toute sa vie, elle qui cultivait sa beauté avec une passion presque maniaque dans ce but unique: créer de l'amour, affoler les hommes qui l'approchaient, tirer de leurs âmes des cris de douleur qu'ils n'eussent jamais poussés. Ne pas comprendre l'amour!

—"Je crois, reprit-elle d'une voix songeuse, que je comprends mieux que vous."

—"On ne comprend que ce que l'on peut éprouver, répliqua-t-il amèrement, et vous ne pouvez pas aimer!.... Vous avez l'âme dure, vous êtes perdue dans l'adoration de vous-même, toute émotion glisse sur votre cœur comme glissent sur votre visage ces rayons blancs qui ne laisseront nulle trace lorsque vous rentrerez tout-à-l'heure dans le salon où vous adorateurs vous attendent!.... Que pouvez-vous savoir d'un amour comme le mien?"

—"Qu'il est semblable à tous les autres!" fit-elle.

Cette fois il y avait dans sa voix assourdie comme l'écho d'une souffrance.

II

—"Non! il n'est pas semblable aux autres! cria-t-il avec violence. Il est la force et la douleur supérieure qui changent toute l'orientation d'une vie. J'ai aimé souvent comme d'autres vous aiment, je n'ai jamais aimé comme je vous aime.... Regardez: j'ai des cheveux blancs, je ne suis plus à l'heure où l'on prend les secousses de ses nerfs pour l'impulsion de son cœur.... Quand je vous ai rencontrée, j'étais certain d'en avoir fini avec la passion, je me sentais prêt à entrer dans les apaisements définitifs où l'on se repose d'avoir senti en réfléchissant. Vous êtes venue, et tout de suite j'ai compris que vous alliez être ma destinée. Vous avez usé envers moi de vos invincibles coquetteries, pour l'amusement de joindre un homme connu au troupeau des inutiles qui vous suit.

"Vous n'aviez pas tant de peine à prendre. Je vous aurais aimée même si, pas une fois, vous n'aviez daigné jeter les yeux sur moi. Pourquoi? A cause de votre beauté qui donne l'illusion d'être la matérialisation d'une âme merveilleuse? A cause de la subtilité singulière de votre esprit aigu? A cause des éclairs de bonté qui viennent par instants couper la nuit inquiétante que fait autour de vous votre verve méchante?.... Je ne sais pas.... Mais vous avez été pour moi l'être unique, l'être dominateur contre qui l'on ne peut se défendre....

"Ah! les commencements de cet amour! ce besoin fiévreux de me trouver auprès de vous! cette tension de tout mon être vers le vôtre! les heures passées dans la solitude à revoir vos gestes, à en suivre le rythme! l'espèce d'enfantine souffrance que j'avais chaque fois que je vous retrouvais avec une nouvelle toilette qui modifiait quelque chose à cette image de vous si minutieusement dessinée au plus profond de mon âme! Comme je vous ai apprise avec soin; pas une de vos expressions ne m'est inconnue!....

"Quand je vous quittais, je reprenais vos moindres paroles et je tâchais de me guider ainsi dans le mystère de votre pensée.... Hélas! je n'ai jamais trouvé.... Toute mon existence a été changée, et il m'a paru apprendre la vie pour la première fois.... Vous l'avez fait tant de mal, que j'ai commencé à comprendre la souffrance des autres êtres. J'étais fort dans mon égoïsme serein, vous m'avez fait misérablement faible: vous m'avez appris la pitié qui tue toute la joie de vivre! Je ne peux plus voir la beauté de l'univers, je ne vois plus que les douleurs qui saignent et qui crient...

"Et qu'avez-vous fait pour me consoler et pour m'aider? Rien. Vous m'avez torturé de jalousie, vous avez mis tant d'amertumes en moi, que je devrais vous haïr!.... Eh bien! non!.... Je vous aime! Je vous aime toujours plus, je vous aime au point d'avoir tout oublié de moi-même pour ne plus songer qu'à vous! Pour vous donner quelque joie, je voudrais subir des souffrances pires encore que celles qui me tuent!

"Vous avez tué en moi toute force.... Vous le voyez bien: je ne tente même pas de vous fuir... Je n'espère plus rien de vous, je sais que vous ne m'aimerez jamais, et je suis si bien vaincu que je n'ose même plus rien souhaiter de vous....

"Voici la première fois que je vous parle ainsi.... et sans doute je vous ennuie déjà.... Ce sera la dernière.... Vous n'entendrez plus de moi ni plaintes ni prières.... Je suis vaincu, je vous l'ai dit.... Mais quand tout-à-l'heure, à la fin du dîner, j'ai cru entendre une phrase indiquant que nous allions être séparés, que je ne vous verrais plus.... j'ai senti que je n'allais plus pouvoir vivre, mais pas une pensée de colère ne m'a traversé. Je vous appartiens: tuez-moi si vous voulez, c'est votre droit puisque je vous appartiens.... Seulement.... ne dites pas que c'est.... comme les autres!"

III

Il se tut.

Sur les fenêtres ouvertes du salon un arpège de piano s'égrena dans la nuit.

Miss Hartson s'approcha et posa doucement une de ses mains sur l'épaule du poète.

—"Non, dit-elle, la voix grave, je ne dirai plus que c'est "comme les autres." J'ai compris maintenant.... et non pas vous seulement, mais aussi moi-même. Et je suis heureuse, si profondément heureuse.... et désespérée aussi!

"Ecoutez-moi. Je vous ai trompé, comme tout ce monde parisien où je vous ai rencontré. Je ne suis pas une jeune fille venue d'Amérique pour faire un mariage élégant, ainsi que je le donne à entendre. Je suis mariée.

"Non, ne dites rien, écoutez-moi jusqu'au bout....

"J'ai épousé à dix-sept ans un brave garçon, très-honnête, peu sentimental, épris de travail, comme ils le sont généralement là-bas. J'ai beaucoup lu, beaucoup rêvé; la vie que je menais m'ennuyait. J'ai voulu connaître les émotions d'ici, je voulais être aimée, non pas simplement, tranquillement, comme m'aime Jack, mais d'un grand amour fou dont le souvenir parfumerait toute mon existence.

"Mon mari devait aller passer deux ans dans l'Ouest pour ses affaires; je lui ai dit que je passerais, moi, ces deux ans en France; il a trouvé cela tout simple. Je suis venue. J'ai rencontré des âmes étroites, des égoïsmes hypocrites. J'ai gagné le mépris de l'homme, presque la haine.

"Vous-même, vous m'êtes apparu d'abord pareil à tous les autres. Vous avez eu leur façon insultante de m'aimer, leur imbécile jalousie, leur égoïsme enfin. Puis, il m'a semblé que vous deveniez autre.... J'ai pensé que vous vous détachiez de moi, et j'en ai souffert.... J'ai cru que c'était dans ma vanité seulement: je me trompais; je me trompais sur vous et sur moi....

"Ne dites rien! ne dites rien! Cette minute est divine! Ne la troublez pas, je vous en supplie!....

"Quand vous m'avez raconté tout-à-l'heure comment l'amour vous avait élargi le cœur en vous apprenant la pitié, comment vous vous étiez détaché de vous même pour ne plus exister qu'en moi, il m'a semblé qu'il entrait du soleil dans mon âme.... Vous m'aimiez donc!.... Je suis aimée comme j'ai rêvé de l'être!.... Cela existe, enfin, ce que j'avais tant souhaité!....

"Cher! cher! quelle joie vous me donnez!.... Ecoutez-moi encore; je vais avoir fini.... Moi aussi je vous aime.... Donnez-moi vos mains, regardez-moi. Voyez-vous dans mes yeux une âme que vous ne connaissez pas? Elle est à vous.... Je vous aime.... Ne parlez pas encore.... Nous allons nous dire adieu. Vous aviez bien compris: je pars demain. Les deux ans sont écoulés et je retourne en Amérique.... Et je vous bénis, car j'emporte une douce souffrance pour parfumer mes jours jusqu'à la mort.....

"Voyez.... Je pleure pour la première fois de ma vie.... Vous m'avez appris la joie des larmes, mon cher adoré!....

IV

Il s'était levé, les mains dans les siennes. Un instant ils se regardèrent, le cœur battant à grands coups. Puis, elle dit à voix basse:

Embrassez-moi!

Il se pencha vers elle, tout secoué d'un tremblement d'angoisse; puis elle s'éloigna après avoir dit encore:

—Adieu!

Lorsqu'elle fut rentrée dans le salon, où quelqu'un chantait maintenant, il s'assit au bord de la balustrade, prit son front dans ses mains, et, regardant sa vie où tout espoir de joie était désormais aboli, il sanglota....

LE BIEN DIT DE LA FEMME.

Madame de Girardin:

"Sur cent hommes, vous en trouverez deux spirituels; sur cent femmes, vous en trouverez une bête. Voilà la proportion."

Voltaire:

"Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment des femmes."

Florian:

"La moins coquette des femmes sait qu'on est amoureux d'elle un peu avant celui qui en devient amoureux."

Voltaire

"L'esprit de société et d'agrément est communément le partage des femmes. Il semble, généralement parlant, qu'elles soient faites pour adoucir les mœurs des hommes."

---

fendre.

Cette pensée suffit à rendre à Paul Villars tout son sang-froid.

Rapidement, quoique avec toute la prudence possible, pour ne point faire crier trop fort le sable sous ses pas, il se dirigea vers le château.

Sa résolution était bien prise maintenant.

Au risque du scandale, au risque de tout, il grimperait jusqu'à la fenêtre de la jeune fille.

Il s'efforcerait d'attirer le moins brusquement possible son attention en tapotant la vitre.

Il frapperait les mêmes petits coups cadencés qui lui servent à annoncer sa venue d'ordinaire là-bas au pavillon du bon papa. Lise se lèverait.... il lui dirait tout.... il la mettrait sur ses gardes....

Au besoin il la déciderait à fuir.

Ah! sans doute, il ne se dissimulait pas tout ce qu'une pareille tentative avait de délicat, de scabreux; mais vu l'urgence, lui restait-il en vérité un autre parti à prendre?

Et puis Lise n'était-elle pas déjà, de par sa volonté même, presque sa femme.

Elle le savait bien la chérie que le respect du musicien à son égard était absolu.

Elle ne lui en voudrait certainement pas de son audace nécessaire, et se confierait à lui sans hésitation ...

Tout en réfléchissant ainsi, notre ami ne quittait pas de l'œil la fenêtre qu'il s'apprêtait à escalader.

La chambre de Lise était au premier étage....

La fenêtre, une porte-fenêtre à deux larges vantaux, ouvrait sur un balcon qui lui était particulier.

Un premier étage, ce n'est pas très élevé, mais encore faut-il y atteindre.

Paul à cet égard était perplexe.

Une échelle? le jeune homme savait bien où les jardiniers déposaient leurs instruments.

Mais cette remise était située assez loin de là, derrière les communs du château.... Y aller c'était risquer d'être aperçu par quelque domestique.

Le musicien pourtant allait se décider à tenter l'aventure lorsqu'il fut, par ce qu'il voyait, cloué sur place....

La chambre de Lise venait, tout à coup, de s'éclairer d'une faible lueur, quelque chose comme la clarté d'une bougie dont on cache la flamme avec la main.

Et dans cette lueur il semblait au jeune homme voir s'agiter deux ombres.

Horreur! que se passait-il là-haut?

Qui pouvait venir là, sinon ceux dont il connaissait les mauvais desseins?

Il s'agissait bien d'échelle, maintenant....

C'était tout de suite, à la seconde même, que sa Lise avait besoin de lui....

Le jeune homme porta la main à son front dans un geste de désespoir suprême....

Quelle que fussent son agilité, sa souplesse, il se rendait bien compte qu'il ne pourrait jamais sauter jusqu'au balcon...

Et pendant ce temps, là-haut l..

Le malheureux tourna son regard de tous côtés, semblant chercher dans la nuit, dans l'air, dans la nature insensible, le secours providentiel qui lui était nécessaire...

Rien.... Rien....

C'était à devenir fou....

Mais voici qu'une sensation aiguë vient tout à coup le faire tressaillir de la tête aux pieds.....

A quelques mètres de distance, il lui a semblé apercevoir un enchevêtrement de lignes blanchâtres rayant l'obscurité et qui représentent peut-être le salut.

La pensée du jeune homme, à laquelle l'imminence du danger donne une intensité de perception singulière, le précipite au-devant de l'objet....

Paul Villars vient de se rappeler que souvent ces dames prennent plaisir à descendre sur la pelouse qui s'étend devant le château où elles s'asseoient à l'ombre en tirant l'aiguille.

Les [illegible]nes blanchâtres que son œ[illegible]inées beaucoup plus qu[illegible] vues, c'est peut-être la ca[illegible]es chaises de jard[illegible] siège[illegible] peints en co[illegible] claire [illegible]nait bien, e[illegible] laisse [illegible]l éparse[illegible] gazon.

Ce n'e[illegible]tre[illegible]n effet.

Le musici[illegible]e ces chaises réun[illegible] un arbre....

Il les em[illegible]out courant, revie[illegible], installe deux che[illegible], la troisième d[illegible] sur cette pyrami[illegible]lisée, se ramasse sur ses jarrets, s'élance enfin d'un bond où il a concentré toutes ses forces....

Son effort ne l'a pas trahi.... ses mains rencontrent le bord d'une dalle qui supporte le balcon.

Il ne lui reste qu'à faire appel à toutes ses qualités gymnastiques pour compléter l'escalade.

Il se "rétablit" sur les poignets, saisit la balustrade de fer, se hausse encore....

Ses genoux, puis ses pieds atteignent à leur tour la saillie de pierre....

Ce n'est plus qu'un jeu désormais.

Il enjambe.... et à travers les vitres il regarde à l'intérieur....

En face de la fenêtre se trouve la porte d'entrée de la chambre, qui s'ouvre sur un couloir....

Cette porte est entr'ouverte à ce moment, mais Paul la voit se refermer aussitôt....

A la lueur d'une petite lanterne qu'étient Kâlouth, il a cru distinguer, sortant de la chambre, les [illegible]x hommes dont il a [illegible] à l'heure entendu la conver[illegible]on....

Ce sont eux, il n'en doute pas un instant....

L'infortuné n'a p